

E 179 / 54



COURS DE VACANCES A L'UNIVERSITÉ DE DEBRECEN
DIPLOME DE LANGUE HONGROISE
ET CERTIFICAT D'ETUDES HONGROISES

JEAN HANKISS

PRÉCIS
DE LA LITTÉRATURE
HONGROISE

COURS DE VACANCES A L'UNIVERSITÉ DE DEBRECEN
DIPLOME DE LANGUE HONGROISE
ET CERTIFICAT D'ETUDES HONGROISES

JEAN HANKISS

PRÉCIS
DE LA LITTÉRATURE
HONGROISE

$$\bar{I} \frac{98}{936} s.$$

Les premiers monuments de caractère littéraire de la langue hongroise qui nous sont transmis : une *Oraison Funèbre* (fin du XII^e siècle) qui transcrit en un hongrois vigoureux et concis une suite d'idées contenues dans un *sermo* latin ; — et une *Complainte de Marie* appartenant à la Bibliothèque de l'Université de Louvain (XIII^e siècle), belle élégie en vers bien rythmés, avec allitération, d'une musique pure : la Vierge y pleure son Fils bien-aimé. Comme si ces deux monuments linguistiques nous étaient conservés pour rendre témoignage, dès le moyen âge, du double talent rhétorique et lyrique du Hongrois moyen.

Ces monuments en hongrois sont les dérivés d'une riche littérature médiévale en langue latine. C'est par cette littérature que le génie hongrois établit, une fois pour toutes, un contact régulier avec les courants intellectuels et spirituels de l'Occident. Il convient de relever dans cette littérature de caractère international les légendes, surtout celles des nombreux saints hongrois (Etienne, Emeric, Ladislas, Elisabeth, la bienheureuse Marguerite, etc.) et les *Gestes* (chroniques supérieures composées selon les règles du genre et de l'usage littéraire) qui conservent des légendes historiques de la Hongrie : le „chancelier du roi Béla“ (Anonymus) dont la chronique a une valeur poétique surtout pour ce qui concerne l'époque de l'occupation du pays par les Hongrois et celle des premiers ducs, tandis que Simon de Kéza s'étend sur l'histoire légendaire des Huns. Au XIV^e siècle, la chronique de Marc ou *Chronique illustrée*, composée pour Louis le Grand d'Anjou, a pour protagonistes les rois de la dynastie d'Árpád et surtout saint Ladislas. Jean Turóczi écrit sa chronique au XV^e siècle, pendant le règne d'un autre grand roi, Mathias Corvin.

Selon Jean Arany, les Gestes exposent les événements légendaires sous une forme si poétique, si arrondie, si „épique“ qu'elles semblent refléter les fragments d'une épopée naïve en pleine formation. D'autres spécialistes ramènent ces „légendes“

au trésor international et aux procédés conventionnels de la littérature médiévale. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Hongrois a amplement prouvé son aptitude spéciale pour le genre épique non seulement par la haute qualité de sa production, mais aussi par l'exploitation poétique très fréquente des légendes dès le moyen âge par les chanteurs, trouvères ou jongleurs établis entre autres dans les domaines royaux comme poètes officiels.

Le gros des ouvrages en prose de langue hongroise qui nous furent conservés provient du XV^e siècle. Ce sont les traductions ou les adaptations de légendes (saint François, la bienheureuse Marguerite, Barlaam et Josaphat, saint Alexis). Celle de sainte Catherine d'Alexandrie est traduite en vers (vers de 8 syllabes, système basé sur l'accent tonique). *L'Hymne de la Mort*, en prose, du genre des danses macabres, se distingue par une inspiration vigoureuse. Parmi les poèmes religieux, relevons le *Cantique à la Vierge*, patronne de la Hongrie, par André Vásárhelyi ; du nombre des chants épiques : *l'Occupation de la Pannonie* (légende du cheval blanc, prix d'achat symbolique des plaines fertiles du Danube et de la Tisza), *le Siège de Szabács* (un des faits d'armes glorieux de Mathias Corvin).

C'est à la même époque que l'humanisme hongrois, si précoce, atteint son apogée à la cour Renaissance de Mathias Corvin où une élite de savants et d'écrivains hongrois (Janus Pannonius, grand poète latin) et italiens (Bonfini, l'historien) construisent l'édifice idéal de la double notion du souverain et de l'Etat national dans la fameuse Bibliothèque Corvine. Les premiers imprimés sortent des presses de Bude ; la Hongrie a devancé, sur ce terrain, la plupart des pays européens.

La cause du moyen âge hostile à la Renaissance profane est plaidée par un orateur d'un réel talent et d'une force peu commune, Pelbárt de Temesvár, Franciscain, auteur des volumes latins *Stellarium* et *Pomerium*.

Après la défaite de Mohács (1526) qui sème d'obstacles quasi insurmontables la voie de l'évolution rectiligne de la civilisation hongroise, la nation entière adopte le ton de ceux qui, à l'instar de Pelbárt, flagellent les vices de l'époque. La Réforme conquiert le pays et assure une place centrale à la question de la responsabilité. Elle prêche le repentir et propage

l'esprit de la religion et de la morale. Elle renouvelle les écoles et en augmente le nombre ; elle met la Bible en langue maternelle entre les mains du peuple (Gaspard Károli, 1590). En littérature, elle rend indispensable la tendance didactique et moralisatrice. Des grammaires, des dictionnaires, des recueils de fables, des ouvrages historiques et, avant tout, des écrits apologétiques servent la cause de l'esprit nouveau. Cette époque riche en individualités nettement accusées a mûri le talent des écrivains tels que Pierre Bornemisza, le prédicateur protestant d'une grande culture qui adapte au milieu hongrois *l'Électre* de Sophocle ; et son disciple, le baron Valentin Balassa (1551—1594), un des plus illustres poètes lyriques de la Renaissance en Europe qui a chanté les dangers et les beautés de l'existence du soldat chrétien menant une vie étrange dans une forteresse menacée par les Turcs. Son amour malheureux, son mariage qui détruit son existence fécondent son art, l'étalage sincère et émouvant du moi. Sa vie orageuse, criminelle même lui inspire des chants pleins de contrition, des poésies religieuses. Enfin, Sébastien Tinódi, c'est le type du poète-reporter qui raconte, dans ses chroniques accompagnées de musique, les événements récents de la guerre contre les Turcs et encourage son auditoire à la résistance.

Au XVII^e siècle le catholicisme reconquiert une grande partie du terrain perdu. Le chef de l'Anti-Réforme, le cardinal Pierre Pázmány (1570—1637) manie en maître la langue pure et savoureuse du peuple dans ses ouvrages d'apologie de la religion (*Hodegus*) autant que dans ses sermons. Il est le fondateur de l'Université de Tyrnavie (Nagyszombat, 1635) qui sera transférée dans la capitale au XVIII^e siècle. Le comte Nicolas Zrinyi (1620—1664), capitaine d'une réputation européenne, écrivain politique et militaire connaissant à fond les littératures occidentales ne se contente pas d'exprimer avec une clarté cristalline, dans ses ouvrages en prose, l'idée de l'indépendance hongroise menacée de deux côtés, par Constantinople et par Vienne. Mais il incarne aussi, dans la dernière des grandes épopées occidentales, le *Siège de Sziget* (*Obsidio Szigetiana*, ou Zrinyiade, 1651) la mission de la Hongrie dans la chrétienté : l'aïeul de Nicolas Zrinyi, du même nom, mourut devant sa forteresse en ruines, mais après avoir retenu et retardé pendant longtemps l'armée formidable de Soliman le Magnifique et

sauvé l'Occident de l'invasion musulmane. Le merveilleux chrétien exempt de toute fausse note, la solidité architecturale de la composition, la force de la caractéristique placent Zrinyi aux côtés des plus grands poètes épiques de l'Antiquité et des temps modernes. Cependant la Zrinyiade fut moins lue que les romans en vers d'Etienne Gyöngyösi, produits caractéristiques de l'art baroque naturalisé en Hongrie, et ayant pour sujet les vies et les amours de personnages illustres de l'époque. Son principal poème, *La Vénus de Murány qui converse avec Mars*, raconte la prise de Murány scellée par l'amour de la châtelaine pour l'assiégeant.

La fin du XVII^e et le début du XVIII^e siècles est marqué par l'expulsion définitive des Turcs du pays de Hongrie et par deux guerres d'indépendance contre le régime viennois. Les soldats d'Emeric Thököly et de François II Rákóczi s'appellent Kouroutz, appartiennent aux couches les plus diverses de la société et ont marqué leur nom dans l'histoire de la littérature par une poésie collective qui n'a guère sa pareille même en Hongrie où la poésie populaire n'a jamais tari. (Nous ne possédons que quelques fragments des „chansons à fleurs“, ces poésies d'amour du moyen âge, condamnées par l'Église. Les chants d'amour de Balassa ne furent imprimés qu'au XIX^e siècle.) Les principaux sujets de la poésie des Kouroutz sont : la chronique lyrique des combats, l'apologie et l'éloge de la vie du soldat, et de la beauté mâle du Kouroutz comparé à son adversaire sans élégance et avide de gain ; la douleur qu'inspirent les défections ; les plaintes émouvantes, quasi religieuses des fugitifs et des exilés.

Rákóczi fut non seulement un caractère idéal, un patriote pur, mais aussi un écrivain politique et un théologien de valeur. Dans sa suite, Clément Mikes est un grand écrivain qui, dans les *Lettres de Turquie* (1717—1758), brosse un tableau aussi large que délicat et sympathique de la vie du prince et de ses compagnons d'exil sur le bord de la mer de Marmara. Sa modestie ne réussit pas à repousser au second plan sa personnalité pleine de charme et relevée par un humour délicieux.

Après la guerre de Rákóczi, le génie magyar, épuisé de fatigue, semble se reposer. Néanmoins, vers 1770, les gardes nobles que Marie-Thérèse a attirés à Vienne, y entrent en relations directes avec la vie spirituelle et littéraire si mouve-

mentée du siècle et surtout prennent connaissance des ouvrages et des idées des encyclopédistes. Parmi ces jeunes gens, Georges Bessenyei (1747—1811) se distingue par ses nombreuses initiatives qui exercent une influence décisive. Il a donné des exemples dans tous les genres littéraires (tragédie classique au sujet national, comédie de caractère et de moeurs, poème philosophique à la Voltaire et à la Pope, etc.); il a démontré la valeur poétique de la langue hongroise et encouragé ses compatriotes à la fondation d'une Académie (elle ne sera fondée officiellement qu'en 1825).

Son oeuvre d'initiateur et d'organisateur fut reprise par François Kazinczy (1759—1831). Dans la deuxième partie de sa vie, ce sont ses lettres partant de sa propriété surnommée „Belle-Colline“ (Széphalom) qui éclairent et qui dirigent la vie littéraire; il est l'oracle du bon goût qui, s'inspirant du néo-humanisme allemand et, plus généralement, de tout le mouvement littéraire occidental, critique, purifie et encourage. C'est lui qui accepte le rôle si ingrat du réformateur de la langue qu'il s'agit d'alléger et d'enrichir pour qu'elle soit propre à servir d'instrument élastique et docile aux grands artistes de langue du XIX^e siècle. Il est maître en l'art de la traduction, si important pour ce peuple médiateur. Ce qui n'a point vieilli de son oeuvre, ce sont sa correspondance, ses mémoires, ses relations de voyages en Hongrie (*Lettres de Transylvanie*) et ses épigrammes (*Epines et fleurs*).

En même temps que Bessenyei, l'influence du latin qui est la seconde langue du Hongrois moyen, se fait sentir dans l'apparition des premiers poètes qui manient le vers métrique gréco-latin („école latine“). Ceux-ci profitent du caractère mélodieux de la langue magyare, qui favorise la formation de vers parfaits dans chacun des trois ou quatre systèmes de versification en usage en Europe, pour parfaire, par la forme impeccable de leurs vers gréco-latins l'affinité du génie hongrois avec le „caractère romain“ et avec Horace. Parmi les poètes qui latinisent en hongrois, un génie de dimensions gigantesques s'élève: c'est un propriétaire foncier vivant dans la solitude des champs. Daniel Berzsenyi (1776—1836) remplit les strophes antiques de dynamisme moderne, presque romantique, fait sentir la grandeur au moyen de l'expression d'énergies débordantes, cosmiques, et fonde son monde supérieur sur la „vertu

pure“ (*Prière*, le plus beau des poèmes religieux en langue hongroise ; *Aux Magyars* ; *L'hiver approche*, etc.).

Parmi ses contemporains, les poètes illustres ne sont pas rares et chacun d'eux exprime une nuance différente, la sienne propre. Jean Bacsányi, fils de serfs, dirige l'attention de ses contemporains sur la Révolution française. Michel Csokonai-Vitéz (1773—1805) réunit l'inspiration qui émane de l'atmosphère foncièrement magyare de sa ville natale, Debrecen, à une culture littéraire des plus variées, et il essaie de vivre uniquement de sa plume. Des déceptions cruelles l'attendent partout : l'héroïne de ses *Chants à Lilla* finit par contracter un mariage de raison ; le poète au talent si varié ne trouve ni position ni mécène, et la mort l'empêche de réaliser son rêve, la grande épopée nationale. A côté de chants anacréontiques et de chants d'amour il a écrit des élégies d'une inspiration préromantique (*A l'écho de Tihany*, *A la solitude*, *A l'espoir*), des poèmes qui reposent sur les plaisanteries estudiantines (*Chanson d'amour à la gouffe en peau de poulain*), un poème philosophique *Sur l'immortalité de l'âme*, des comédies. *Dorothee ou le triomphe des dames en carnaval*, poème héroï-comique, met en scène la lutte plaisante d'une vieille fille d'humeur héroïque et d'un beau jeune homme dans le cadre plein de charme de la vie de province.

Tandis que les „Chants à Lilla“ ne se répandirent qu'en manuscrit, son rival plus heureux, Alexandre Kisfaludy, ce champion de l'importance nationale de la noblesse moyenne (1772—1844) qui, interné en Provence, a pu lire Pétrarque „sur les lieux“, publia les *Amours de Himfy* (*Amour plaintif*, 1801, et, après le mariage du poète : *Amour heureux*, 1807). Ce journal lyrique des amours et des états d'âme du poète qu'il chante en une strophe par lui inventée, jouit d'une popularité extraordinaire et créa un public de lectrices dont la nouvelle littérature avait besoin. Il écrit aussi des légendes en vers dans lesquelles il localise près du lac Balaton des fictions romantiques propres à être rattachées aux pittoresques ruines.

François Kölcsey (1790—1838), auteur de l'*Hymne national* est, d'une part, le partisan inébranlable de la grandeur et du caractère romains (*Parénèse*, ouvrage moral adressé à un neveu), avocat des droits idéaux (discours à la diète en faveur de la Pologne); d'autre part le poète de la mélancolie délicate, du

désespoir patriotique (deux chants mis dans la bouche de Zrinyi) et de la ballade sentimentale.

Charles Kisfaludy (1788—1830), frère cadet d'Alexandre, devint, après une jeunesse pleine de tribulations, de recommencements et de misère, l'auteur dramatique le plus fêté de l'époque. En fondant l'almanach littéraire périodique intitulé „Aurora“ (1822) il peut enfin réunir autour d'un noyau central les énergies éparses un peu partout dans le pays. Dans sa tragédie *Irène*, Mahomet IV, le vainqueur de Byzance, s'éprend d'une jeune Grecque, Irène qui est prête à lui donner la main pour sauver les siens et pour arrêter les progrès de l'invasion ottomane. Le sultan réussit enfin à vaincre son amour, il tue Irène pour écarter le plus grand des obstacles de son chemin de conquérant. Les comédies de Kisfaludy mettent en scène toute une série de figures vraies et charmantes de la société de son temps (*Les Prétendus*, *Déceptions*, etc.). La nouvelle historique et la nouvelle humoristique trouvent en lui un maître. Poète lyrique, il a des élégies et des odes patriotiques (*Mohács*, *Un laboureur sur le champ de Rákos*) et des chansons à la manière populaire.

Le milieu du XIX^e siècle marque l'apogée de la littérature hongroise. Stimulé aussi par l'élan extraordinaire de l'époque des réformes, Michel Vörösmarty (1800—1855) renouvelle le poème héroïque dans l'épopée de la conquête du pays, *la Fuite de Zalán* (1825). Une langue poétique d'une trempe précieuse est cadencée par les hexamètres du poème. Le merveilleux épique est fourni par la reconstruction romantique de la mythologie des Hongrois païens, présidée par Hadur, le dieu des armées, le dieu des Magyars. Le poème vaut surtout par la beauté des épisodes lyriques. D'autres poèmes épiques de Vörösmarty : *Cserhalom* (légende de saint Ladislas), *Deux châteaux voisins* (lutte tragique de deux familles de chevaliers), *le Vallon des fées* ; (parmi les poèmes plus courts :) *Hedvige* (fille de Louis le Grand renonce à son amour et donne sa main à Jagellon, duc de Lithuanie afin de convertir au christianisme les sujets païens de son époux); *la Belle Ilonka* (la déception et la disparition d'une jeune fille éprise du roi Mathias).

Vörösmarty est le maître du drame romantique (*Le ban Marót*, *le Sacrifice*, etc.); cependant la perle de son théâtre, c'est un conte de fées dramatisé, une adaptation du „Prince Argirus“ aux exigences du théâtre : *Csongor et Tünde*. Csongor

cherche en vain sa bien-aimée, Tünde ; des puissances malveillantes les empêchent de se rencontrer et de se parler. Les tableaux pleins d'une profonde poésie expriment par des moyens artistiques très purs, toute la force du désir et du découragement ; le contenu philosophique (p. ex. le passage à travers la scène du roi, du savant et du marchand) est mis en valeur par des vers ailés très musicaux qui achèvent de faire de „Csongor et Tünde“ un des chefs-d'oeuvre les plus parfaits de la poésie hongroise.

Dans la poésie épique comme dans le théâtre c'est le talent et l'ardeur du poète lyrique qui l'emporte. Les poésies lyriques proprement dites de Vörösmarty révèlent un poète d'aspirations nobles, d'un tempérament volcanique et d'une imagination puissante (*A une noble dame ; A François Liszt ; Pensées dans la bibliothèque ; Prophétie ; La statue vivante*, allégorie de la Pologne souffrante ; *Chanson de Fót ; Le vieux Tzigane ; A la rêveuse* et surtout, *l'Appel*, „second hymne national“).

Vörösmarty a ennobli la langue poétique ; il en a fait un instrument universel dont l'existence suffirait à expliquer l'avènement de l'âge d'or de la littérature hongroise.

L'autre grande figure romantique de l'époque, Joseph Katona (1791—1830) mourut avant le triomphe de son chef-d'oeuvre. Son *Ban Bánk* (1814) est, selon toute probabilité, la tragédie romantique par excellence qui s'est rapprochée le plus possible du modèle gigantesque de l'époque, Shakespeare, pour la conception générale et pour la puissance de l'inspiration autant que pour sa valeur absolue. Bánk, palatin du royaume de Hongrie qui remplace le roi absent parcourt le pays qui gémit sous le joug de la reine étrangère, Gertrude. Le neveu de celle-ci, le lâche Othon séduit, par une ruse malhonnête, Melinda, épouse der Bánk. D'autre part, les mécontents conspirent contre la cour corrompue. De retour à la cour, le palatin les calme ; mais lorsqu'il apprend sa honte et la reine orgueilleuse, au lieu de s'expliquer, le menace de son poignard, Bánk est à bout de patience et il tue Gertrude. Il se trouve que la reine n'a pas été directement coupable. Le palatin sent les bases morales de sa conduite s'effondrer sous ses pieds : avec la meilleure volonté du monde, il a enfreint ses devoirs ; ses idéaux les plus sacrés ; rien ne reste de ce qu'il avait respecté et chéri. Cette tragédie d'une individualité forte est en même temps celle du Hongrois

pris entre deux feux. La logique impérieuse de la composition, la caractéristique magistrale (outre les personnages principaux, mentionnons Tiburce, le serf qui saigne de mille plaies, et Biberrach, aventurier étranger), le dialogue qui ne languit pas et qui est riche en beautés poétiques font du „Ban Bánk“ la plus grandiose des tragédies hongroises, infiniment supérieure au drame romantique à la mode qui tire ses effets de situations outrées et d'un tragique souvent faux.

Le Favori, tragédie romaine du comte Ladislas Teleki a pour héros Pétrone Maxime qui, pour venger sur l'empereur Valentinien un outrage fait à son foyer, jette son épouse entre les bras du souverain corrompu et s'insinuant ainsi dans ses grâces, anéantit peu à peu tous les soutiens du trône, tue Valentinien et est proclamé César. Cependant son épouse, son fils meurent et lorsque le peuple applaudit Pétrone César, le maniaque las de vivre s'écrie : „Oh Rome, ne me raille pas !“

Le roman, nourri au XVI^e et au XVII^e siècle par les „belles histoires“ en vers, et par les traductions en prose de romans célèbres, nous a fourni, dès le XVIII^e siècle, quelques ouvrages curieux, tels que les romans à thèse et à clé d'André Dugonics qui aime à peupler de ses figures l'époque de la conquête ou de la communion des peuples finno-ougriens ; ou le *Journal et Lettres posthumes de Fanny*, de Joseph Kármán qui fait du roman sentimental un roman psychologique d'une analyse des plus délicates. Au XIX^e siècle un auteur transylvain, le baron Nicolas Jósika (1794—1865) acclimate le roman historique à la Walter Scott sur le sol hongrois, et cela d'autant plus aisément qu'il y a une affinité indéniable entre les montagnes de la Transylvanie et le paysage écossais de même qu'entre l'histoire transylvaine et l'histoire de l'Ecosse. Son énorme succès recrute au roman un public de lecteurs. Dans ses romans historiques, c'est surtout le pittoresque matériel, décrit avec du zèle et avec amour (forteresses, intérieurs, armures, costumes, etc.) qui contribuent à la „résurrection du passé“ (*Abafi, Zólyomi, les Tchèques en Hongrie*, etc.), tandis que ses romans de moeurs captivent le lecteur par leur mystère habilement ménagé et par la description des moeurs de la grande ville.

Le baron Joseph Eötvös (1813—1871), ministre des cultes et de l'instruction publique du premier (1848) et du deuxième ministère responsable (1867), est un philosophe en droit bien

profond, un penseur, un poète (*Testament*), un romancier qui ne cesse d'avoir sous les yeux des idées à réaliser, des idéaux et des thèses. *Le Chartreux* est un roman romantique et biographique dont le héros finit par trouver la paix dans la solitude du couvent. *Le Notaire de village* est un violent réquisitoire contre les abus de l'administration locale et contre l'autonomie des comitats. *La Hongrie en 1514*, roman historique à thèse tire du récit d'une jacquerie du XVI^e siècle des leçons propres à accélérer le rythme de l'émancipation des serfs. Le roman intitulé *Les Soeurs* soutient, lui aussi, cette thèse démocratique qu'une existence modeste a plus de chances d'assurer le bonheur.

Le troisième des „barons“ romanciers, Sigismond Kemény (1814—1878) est transylvain comme Jósika. Il fait revivre au lecteur les années les plus sombres de l'histoire de la Hongrie et, plus spécialement, de la Transylvanie. C'est dénué d'illusions, avec le regard perçant de l'observateur réaliste et de l'analyste parfait, et souvent avec le pessimisme de l'époque, qu'il nous montre les êtres humains qui se débattent dans le piège du destin et qui se courbent sous les lourdes conséquences de fautes souvent minimes. Comme Shakespeare ou Balzac, Kemény pousse jusqu'à l'idée fixe tel trait dominant du caractère de son héros. C'est ainsi que dans *la Veuve et sa fille*, l'égoïsme rigide de la mère, son orgueil et sa soif de vengeance, détruisent le bonheur de la fille. *Paul Gyulai*, chancelier de Transylvanie fait tuer Senno, l'artiste étranger qui menace le trône du faible prince Sigismond Báthory. La femme de Senno que le trop fidèle chancelier adore, se venge : elle se donne au prince et finit par faire exécuter Gyulai. *Les Fanatiques* mettent en présence deux ambitions démesurées et deux religions dont la lutte écrase plus d'une humble existence. *Temps sombre* raconte la conquête de Bude par les Turcs et incarne en des destinées individuelles la ruine du pays. L'art de Kemény a élevé le roman historique au rang des „grands genres“ par le dessin d'une perspective très profonde du passé et, à travers celui-ci, de l'homme de tous les temps.

Le quatrième des grands romanciers, Maurice Jókai (1825—1904) est passé maître en l'art du récit ; il est optimiste et idéaliste. La mission providentielle de préparer la société de l'époque de l'oppression (1849—1866) à une renaissance nouvelle par le récit épique des „miracles“ du passé récent (l'époque des

„réformes“, 1825—1848 ; la guerre de l'indépendance, 1848—1849) l'attendait, et Jókai réussit à produire le type nouveau du Hongrois, démocrate et pourtant plein de respect pour les traditions précieuses ; ayant une conception esthétique et pratique à la fois de la vie et du devoir. Ses romans sont un miroir où le Hongrois pouvait se regarder afin de s'adapter au visage idéal qui l'y attendait. Il est varié, inépuisable en nuances. Du roman historique à l'utopie romancée (*Le Roman du siècle prochain* est une prophétie étonnante des miracles de la technique et de la guerre mondiale), du roman de moeurs au roman de la pousta (*La Rose jaune* : duel de deux gentlemen du terroir, un bouvier et un gardien de chevaux, pour la fille coquette de l'aubergiste), du croquis humoristique et de la nouvelle à l'histoire mystérieuse, tous les sous-genres se retrouvent dans les cent et quelques volumes de Jókai. Quelques exemples de son intérêt qui ne cesse de se renouveler : les premières luttes de la génération des réformes (*Eppur si muove, Un nabab hongrois, Zoltán Kárpáthy*) ; la guerre de l'indépendance qui déclenche des miracles (*Les Fils de l'Homme au coeur de pierre, Il n'y a qu'un Dieu, Modes politiques, La Dame aux yeux couleur de mer*), la réaction nationale contre le régime absolutiste (la fameuse „résistance passive“, la retraite complète des Hongrois de la vie publique, ce qui empêche leurs adversaires de les exterminer) ; l'apologie du Hongrois pratique, de l'ingénieur (*Diamants noirs*) ; l'approfondissement des problèmes éternels de l'homme en des rêves poétiques (*L'Homme d'or, Le Château sans nom*)... Ses principaux personnages ne sont pas des caractères formés de l'équilibre des qualités bonnes et mauvaises, mais de véritables héros, car, selon la conviction de Jókai, ce siècle a vraiment produit en abondance des héros et des exploits. Dans les figures secondaires, une vie réelle s'agite, et mérite les suffrages des réalistes. Kemény est un maître du diagnostic ; Jókai excelle dans la thérapie des âmes qui ont grandement besoin de consolation et d'encouragement.

L'ami de Jókai, son camarade pendant les journées de mars 1848, Alexandre Petőfi (1823—1849) est le poète hongrois le plus connu. Le fils de l'aubergiste de village et de la pauvre servante devint, après une enfance pleine de privations, un poète reconnu et fêté, et quelques années lui suffirent pour

créer une longue série d'ouvrages d'une valeur européenne. Le jeune homme aux aspirations démocratiques, au tempérament ardent ne veut pas „mourir dans un lit, parmi des coussins“ (*Une pensée me tourmente*), et en effet, Tyrtée de l'armée hongroise, il mourra sur le champ de bataille de Segesvár ou, plus précisément, il disparaîtra sans laisser de trace. On aime à l'appeler l'incarnation de la Jeunesse. C'est qu'il avance, sans transaction ni hésitation, vers ses buts idéaux : le bonheur de son pays et la liberté du genre humain. Et on lui attribue la découverte poétique de la plaine, de cet Alfoeld dont il a réveillé toutes les beautés sommeillantes (*L'Alföld, La pousa en hiver, La Tisza, Les ruines de la csárda*, etc.). Il a achevé ce que le XVIII^e siècle avait commencé (François Faludi, Adam Pálóczi-Horváth) : l'exploitation en faveur de la „haute littérature“ de la mine si riche de la poésie populaire, surtout de la chanson et du conte de fées. *Jean le Héros* élève la lecture de bas étage vers les hauteurs du récit populaire en vers et du conte de fées romantique. Jean Kukoricza (maïs) et Iluska (Hélène), deux orphelins vivent au village, isolés, n'ayant d'autre joie que l'amour mutuel. Le troupeau de Jean s'égaré sur les champs et Iluska meurt maltraitée par sa marâtre. Jean devient hussard, le plus brave de tous, il délivre la fille du roi de France, enlevée par un pacha ventru. Le roi lui offre la main de la princesse et la moitié du royaume. Mais Jean refuse. Il cueille une fleur du rosier qui pousse sur le tombeau de sa bien-aimée qu'il s'obstine à chercher dans tous les pays fabuleux, et il retrouve enfin Iluska, renée de la rose jetée dans le lac de la vie, et reine des fées. *Etienne le Fou* est une idylle de la plaine : un passant dénué de toute ressource, sauf de bonne humeur, trouve un refuge chez un vieillard morose, au sein d'une famille dont il sera le soutien. *Le Marteau du village* est le nom „épique“ donné au forgeron, héros d'un poème comique parodiant le style emphatique de la poésie de l'époque. Le partisan du naturel est le plus grand maître de la chanson populaire et c'est lui qui exprime le plus complètement la soif de liberté, la fierté noble, la générosité de grand seigneur qui caractérisent le paysan hongrois (*Je suis né dans la pousa, Le berger enfourche son âne, Un cabaret au bout du village*, etc.). Cependant ses poésies patriotiques (*Liberté et amour, Chant national*), d'amour (*Comment faut-il l'appeler, Fin septembre*), du foyer et d'idées

(le recueil intitulé *Nuées*) lui assurent, même sans aucune nuance populaire ou pittoresque, une des premières places parmi les plus grands poètes de la littérature européenne.

Le succès de „Jean le Héros“ est pour quelque chose dans la naissance d'un autre chef-d'oeuvre. Avec le poème épique intitulé *Toldi*, Jean Arany (1817—1882) se voit décerner le premier prix d'un concours de la Société Kisfaludy et réalise définitivement la fusion de l'inspiration populaire et de la poésie d'art. Nicolas Toldi est un Hongrois de la campagne comme Arany lui-même et il réussit enfin, après bien des souffrances, à triompher des intrigues de son frère le courtisan et à vaincre dans un combat particulier le chevalier tchèque réputé invincible. Arany est un connaisseur incomparable de l'âme humaine, moraliste profond et sérieux, et l'artiste le plus sûr de lui-même. Dans l'histoire de Nicolas Toldi qu'il continue de nous narrer (*L'Amour de Toldi*, *Le Crépuscule de Toldi*), il fait un ensemble harmonieux des vicissitudes caractéristiques de la destinée hongroise, des vertus et des vices du Hongrois (p. ex. Toldi souffre beaucoup des suites de son irascibilité), des tableaux parfaits de l'histoire et des paysages qui encadrent la vie des Magyars. De l'autre trilogie épique qui aurait exploité l'épopée naïve dont Arany avait découvert les fragments dans les chroniques, la première partie seulement fut terminée : *la Mort de Buda* (1863) qui expose le tragique inhérent au sort d'Attila, prédestiné par Dieu à une mission importante : Attila abuse de l'épée miraculeuse de Dieu lorsqu'il tue son frère jaloux, Buda. Ce crime entraîne la mort d'Attila et l'écroulement de son empire. Arany sait nous suggérer des sentiments et des émotions rares, qui nous semblent appartenir au passé le plus reculé ; c'est ainsi qu'il assure, en plein XIX^e siècle, le „crédit épique“ de son poème. Tandis qu'il étudie à la lumière de l'histoire les traits caractéristiques de sa race, en revanche il a recours au type paysan d'aujourd'hui pour modeler sur lui les figures historiques d'Attila ou de Toldi. Le poème héroï-comique intitulé *les Tziganes de Nagyida* est la satire amère des erreurs de la guerre de 1848.

Parmi les poèmes épiques moins longs d'Arany il convient d'insister sur ses ballades, genre littéraire qu'après avoir étudié la ballade écossaise et sicule (transylvaine), il a élevé au rang des genres épico-lyriques éternels en en faisant le cadre de

chefs-d'oeuvre achevés. Ses ballades nous font assister au châtement le plus souvent disproportionné, énorme d'un crime caché ou d'une erreur fatale, et le châtement sévit le plus souvent au fond de l'âme, sous forme de remords, d'hallucinations, de folie (*Dame Agnès, Duel de minuit, Les bardes de Galles, Ladislas V*, etc.). Ces petits chefs-d'oeuvre d'un rythme hale-tant, saccadé exigent du poète une maîtrise absolue de la forme, des miracles de la concision dans l'expression de ce qu'on fait soupçonner et entrevoir plutôt qu'on ne raconte (*Egrenage du maïs, Les deux pages de Szondi, Le Chevalier Bor, L'Inauguration du pont*). Petöfi est le lyrisme en personne; le subjectivisme illimité: Arany objective jusqu'à ses souvenirs personnels et à ses sentiments intimes (*Cercle de famille, intérieur de campagne*). La réflexion domine dans ses poésies lyriques proprement dites (*A mon fils, Dante, Réflexions sur le congrès de paix*).

L'ami commun d'Arany et de Petöfi, Michel Tompa, pasteur protestant de la Hongrie septentrionale se distingue dans la „métamorphose des fleurs“ et dans l'allégorie patriotique (*A la cigogne, L'oiseau à ses petits*).

C'est Arany qui a découvert *la Tragédie de l'Homme* (1863), poème dramatique d'Emeric Madách (1823—1864), cet apogée de la poésie philosophique en Hongrie. Les souffrances du mari déçu et du patriote au désespoir entraînent Madách vers une composition propre à contenir la réponse dramatique aux questions vitales de l'homme. L'ouvrage écrit en vers shakespeariens, sous l'influence de Goethe, de Byron et des philosophes du XIX^e siècle, forme un ensemble original d'une architecture solide. L'oeuvre de la création est terminée; seul Lucifer, l'ange déchu, y trouve à redire. Le Créateur accepte le défi de Lucifer et lui fait don de deux arbres du Paradis, qui lui permettent de perdre Adam et Eve et de les faire expulser du jardin de Dieu. Adam est réduit désormais à ses propres forces: dans la situation changée, il désire connaître sa destinée. Dans un rêve, Lucifer lui fait passer en revue les scènes caractéristiques de son histoire. Dans chacune de celles-ci, Adam se montre idéaliste fervent; il est prêt à donner sa vie pour tout idéal nouveau pour tomber dans le piège de déceptions successives: alors, il cherche l'idéal dans le sens opposé. Pharaon, il élève des pyramides pour éterniser sa gloire et des millions d'esclaves

travaillent pour lui ; à Athènes, par contre, il sera Miltiade, champion, puis victime de la démocratie. Par conséquent à Rome il vivra au plaisir seul ; cependant la peste emporte une de ses convives et le prédispose à se convertir à la religion prêchée par saint Pierre, celle de la fraternité et de l'amour du prochain. Mais hélas ! à Byzance Adam-Tancrede voit le christianisme éternel défiguré par l'homme qui brûle les hérétiques et enferme les femmes dans les couvents au moyen de vœux forcés. A Prague, Adam sera Képler, et le savant retiré du monde n'est pas à l'abri des déceptions provenant du même monde : il préfère être l'homme de l'action, le Danton de la Révolution française. Celui-ci ne tarde pas à prendre en dégoût la terreur et la vulgarité. La caricature du capitalisme et de l'industrialisme agite les figures mesquines de la scène de Londres ; la science et la raison tendent à tuer le sentiment dans le phalanstère fouriériste de l'avenir. Adam essaie d'échapper aux liens qui le retiennent sur la terre : il s'élève dans le vide, mais le génie de la Terre le fait descendre. Entre temps, la terre s'est refroidie et près de l'équateur le dernier esquimau mène une existence affreuse... Adam se réveille : il veut se tuer pour se soustraire à la réalisation de son rêve. Mais Eve le retient : elle sera bientôt mère. Adam, vaincu se jette aux genoux du Créateur et se remet à espérer, à comprendre les dernières paroles du Seigneur : „Je te l'ai dit, homme : lutte et ne cesse d'espérer !“ Adam est l'homme des recommencements, de la ténacité, invincible parce que l'étincelle divine le réchauffe. „La Tragédie de l'Homme“ est la structure la plus magnifique de la philosophie de l'histoire, et la richesse des idées exprimées avec une concision extraordinaire dans les détails, ne porte pas atteinte à la composition d'une vigueur architectonique des scènes si variées.

„La Tragédie de l'Homme“ est dans un certain sens la couronne la plus splendide de la grande époque ; d'autre part elle sert de transition entre le classicisme populaire et national et la littérature des dernières 70 années. Dans celle-ci les traditions du passé continuent de vivre et de germer, mais on se met aussi à la recherche de tons, de directions et d'inquiétudes nouveaux. C'est toujours la poésie lyrique qui mène la ronde : l'héritage de Petöfi et d'Arany se voit augmenté et préservé par Paul Gyulai, poète et critique, par Joseph Lévaý, Michel

Szabolcska, Jules Vargha. Par contre, André Ady (1877—1919) fait irruption avec des „chants nouveaux de temps nouveaux“. Son ardeur lyrique est aussi intense que celle de Petöfi, mais son âme est plus complexe, son regard plus sombre. Il vit avidement sa vie ; Cassandre aux yeux dilatés, il craint pour son peuple et l'aime tout en le flagellant ; ses rébellions sont suivies de repentirs émouvants aux genoux de Dieu. Ses symboles forts et neufs, ses images et ses attributs étranges s'insèrent tout naturellement dans sa phrase rafraîchie à la source de la langue poétique du XVI^e et du XVII^e siècles. C'est l'influence énorme d'Ady qui donne du prestige au périodique „Occident“ (Nyugat) dont la phalange connaît deux autres chefs encore : Michel Babits (né en 1883), l'artiste le plus accompli de la langue hongroise après Vörösmarty et Arany ; de la tour d'ivoire de „l'art pour l'art“, il sort pour se rapprocher peu à peu de l'idéal de l'humanitarisme chrétien. Outre ses poésies, il a écrit des romans et une tragédie en vers (*Laodamie*). Et Désiré Kosztolányi (né en 1885), l'impressionniste le plus distingué de la littérature hongroise (*Les Plaintes du pauvre petit enfant*, journal en vers d'une âme sensible à l'excès), romancier et analyste délicat. A leurs côtés, une foule de poètes de talent trouvent des couleurs nouvelles, fortes et belles.

Le disciple de Jókai, Kálmán Mikszáth (1847—1910) raconte d'une manière délicieuse ses histoires qui ont pour héros la „gentry“ en décadence et le peuple de la Hongrie du nord. Le talent de l'humoriste et du conteur s'ajoute, dans son oeuvre, au don de l'observation réaliste (*Le parapluie de saint Pierre*, *Le Siège de Beszterce*, *Le vieux fripon*, *La robe parlante*, etc.). Géza Gárdonyi (1863—1922), cette incarnation du réalisme spécial à la Hongrie, s'approche avec plus de confiance et avec un talent puissant pour faire revivre l'histoire, du passé et du présent du peuple hongrois. C'est le caractère hongrois qu'il cherche et exprime dans ses romans tant historiques (*Etoiles d'Eger*, de l'époque de l'occupation turque ; *Les prisonniers de Dieu*, avec la bienheureuse Marguerite pour héroïne, *L'Homme invisible* : Attila) que sociaux (*Ce puissant troisième* : l'enfant) et dans ses récits de village (*Mon village*). C'est encore l'âme du paysan qu'éclaire sa comédie intitulée *Le Vin*. Zoltán Ambrus (1861—1932), psychologue éminent, consacre son talent à l'étude des tgarédies intimes des individus supérieurs, à l'âme

fragile (*Le Roi Midas*). François Herczeg (né en 1863) a créé des ouvrages précieux dans presque tous les domaines littéraires. Il éclaire des problèmes psychologiques et sociaux dans ses romans (*L'Âme dérobée*, *Le Mariage de Szabolcs*, *Violon d'or*, etc.) et dans ses pièces de théâtre (*Renard bleu*, *Le Veau d'or*), souvent à distance (romans historiques : *Païens*, le dernier conflit des Hongrois païens et chrétiens ; *Les sept Souabes* glorifiant la force assimilatrice de la nation hongroise ; *La Porte de la Vie* ; — drames historiques : *Byzance* : Constantin, l'empereur héroïque ne sait résister au Turc soutenu par la cour corrompue de la capitale chrétienne ; *Le brigadier Ocskay*, *Eve la sorcière*).

Mme Cécile de Tormay (*Parmi les pierres*, *La Vieille Maison* ; *Le Livre proscrit*, journal émouvant des journées de la Commune de Budapest ; *L'Envoyé du passé*, roman historique de grande envergure) a produit des chefs-d'oeuvre achevés. Nul ne possède mieux qu'elle l'inspiration qui insuffle de la vie personnelle dans les objets et dans les édifices ; nul ne la surpasse quant à la beauté des images et à la faculté innée d'observation.

Sigismond Móricz (né en 1879) est, à côté de Gárdonyi, le connaisseur le plus exact de la vie de province. A ses débuts de naturaliste l'avenir du village lui paraissait désespérant, mais l'affection qu'il porte au peuple perce de plus en plus les sombres nuages. Ses figures bien observées parlent une langue savoureuse dans ses romans (*Derrière le dos de Dieu*, *La Rose sous la rosée*, *Sois bon jusqu'à la fin*, *Le Flambeau*) autant que dans ses comédies (*Ripailles de seigneurs*, *Le maire Charlotte*, etc.).

Désiré Szabó (né en 1879) charge le paysan hongrois sain, robuste, plein de talent et de sève, de la tâche de sauver le pays (*Le Village emporté par le torrent*, 1918). Le romancier est une nature qui se débat entre les extrêmes ; mais il est un artiste remarquable de l'expression et ses idées exercent une influence notable sur la jeune génération.

Après les tentatives variées et curieuses du drame romantique, un genre propre à la Hongrie occupe les scènes : c'est le „drame populaire“, une pièce de théâtre sentimentale dont l'action tourne souvent autour d'un secret, et qui donne des occasions nombreuses à faire chanter des chants populaires vrais ou d'imitation (Edouard Szigligeti : *Le Déserteur*, *Le*

Gardien de chevaux, Le Tzigane; Edouard Tóth : *le Méchant du village*). A partir de 1880, Grégoire Csiky établit des relations directes entre la comédie de mœurs à la française et le théâtre hongrois (critique des mœurs, pièces à thèse et d'observation sociale. Mentionnons *Les Prolétaires, Bulles de savon, Misère parée*, et la tragédie en vers *L'Homme de fer*). Au XX^e siècle l'esprit pétillant et toujours à l'affût de symboles neufs de François Molnár (né en 1878) a procuré à la production hongroise en comédie psychologique et de mœurs des débouchés mondiaux (*Le Diable, Lys, Le Garde-de-corps, Le Loup*, etc.). Le *Typhon* de Melchior Lengyel tire de grands effets de l'esprit collectif des Japonais. Dans la jeune génération Louis Zilahy (né en 1881), romancier d'un talent fin (*Deux prisonniers*), a obtenu en Hongrie et à l'étranger de beaux succès avec ses pièces basées sur des idées poétiques (*Le Revenant, Musiciens de cirque, Le Général, L'Oiseau de feu*). Dans sa comédie *Il fait soleil* il propage l'idée du mélange des intellectuels du village avec le paysan auquel l'avenir appartient. Alexandre Hunyadi rehausse l'intensité d'un grand amour en le localisant dans l'époque de l'occupation du pays par les Serbes (*Des cerises à la queue noire*). Dans le domaine du mystère et du drame historique Géza Voinovich (*Passion hongroise*) et Alexandre Sik ont donné des modèles de valeur (*Alexis, Saint Etienne*).

*

Les valeurs les plus précieuses de la littérature de nos jours se trouvent dans les territoires détachés de la Hongrie actuelle. La littérature hongroise de la Transylvanie surtout témoigne d'une façon éclatante du caractère magyar de la civilisation de cette région. Toute une série de poètes remarquables se groupent autour de Végvári (quelque chose comme „l'homme des frontières“, pseudonyme du poète de l'irredenta), Alexandre Reményik, Louis Áprily; les initiatives les plus vigoureuses du renouvellement du roman hongrois proviennent également de Transylvanie (Alexandre Makkai, Joseph Nyirő, Aron Tamási, etc.). Parmi les écrivains du nord de la Hongrie, un poète prêtre, Ladislas Mécs est parvenu à la célébrité par son inspiration débordante et ses rythmes puissants. Autour de lui, des poètes et des romanciers perpé-

tuent la tradition hongroise de cette région. Au sud, le régime étranger ne parvient pas non plus à étouffer les tons hongrois. En somme, les années du démembrement ont contribué partout, en dépit des mesures violentes des Etats successeurs qui ferment les écoles hongroises et ferment la frontière au livre hongrois, à provoquer des efforts plus tenaces et une coloration plus riche, selon les régions, du caractère magyar un et indivisible.

*

Du reste, la littérature hongroise ne cessait d'être celle de la variété. On chercherait en vain un mouvement intellectuel ou spirituel de l'Occident auquel ne correspondît pas quelque chose d'adéquat dans la vie littéraire de ce pays. Le Hongrois ne s'est guère enfermé dans la tour d'ivoire de l'artiste et ne perdit jamais de vue l'intérêt de la communauté nationale et humaine. Et cependant il sut rester un individualiste plein d'attrait et voir la vie dans le plan esthétique. Son sens moral est très aigu : il n'a cessé de ramener ses époques désastreuses à ses propres fautes et de se juger sans pitié. De là vient son sentiment très net du tragique (*Le Ban Bánk*, les ballades) et après la purification par le sentiment tragique, l'indispensable élévation, l'idéalisme à outrance (*La Tragédie de l'Homme*). Le paysan hongrois pense et agit comme un seigneur, et les couches plus hautes de la société se sentent attirés irrésistiblement vers le paysan — ce qui explique la fusion miraculeuse de la poésie populaire et de la littérature d'art (Petőfi, Arany—Gárdonyi, Móricz). L'observation lucide et la fantaisie idéalisatrice se complètent chez ce peuple de conteurs (romanciers, novellistes, poètes épiques) distingués et variés, dont un certain nombre de remarquables humoristes qui font preuve de la qualité et de la santé de l'intelligence et du tempérament de ce peuple qui avait tant souffert. Le lyrisme de caractère éruptif et le sens artistique inhérent au paysan et au pâtre même assurent l'équilibre de la littérature hongroise.

APPENDICE.

Dix ouvrages dramatiques à connaître :

- KATONA, Joseph : *Bánk bán*.
VÖRÖSMARTY, Michel : *Csongor és Tünde*.
MADÁCH, Emeric : *Az Ember Tragédiája* (La Tragédie de l'Homme).
TÓTH, Edouard : *A falu rossza* (Le Méchant du village).
THURY, Zoltán : *Katonák* (Soldats).
GÁRDONYI, Géza : *A bor* (Le Vin).
HERCZEG, François : *Bizánc* (Byzance).
MOLNÁR, François : *Liliom* (Lys).
HARSÁNYI, Kálmán : *Ellák*.
ZILAHY, Louis : *Tűzmadár* (L'Oiseau de feu).

Cinq poèmes épiques essentiels :

- ZRINYI, Nicolas : *Obsidio Szigetiana*.
VÖRÖSMARTY : *Két szomszédvár* (Deux forteresses voisines).
PETŐFI, Alexandre : *János vitéz* (Jean le Héros).
ARANY, Jean : *Toldi*.
" " : *Buda halála* (La Mort de Buda).

Vingt-cinq romans à lire :

- EÖTVÖS, Joseph : *A Karthausi* (Le Chartreux).
KEMÉNY, Sigismond : *A rajongók* (Les Fanatiques).
JÓKAI, Maurice : *Az új földesúr* (Le Nouveau Propriétaire).
" " : *Az aranyember* (L'Homme d'or).
" " : *Fekete gyémántok* (Diamants noirs).
" " : *A jövő század regénye* (Le Roman du siècle prochain).
MIKSZÁTH, Kálmán : *A vén gazember* (Le Vieux Fripon).
" " : *Beszterce ostroma* (Le Siège de Beszterce).
GÁRDONYI : *Az én fatum* (Mon village).
" : *A láthatatlan ember* (L'Homme invisible).
" : *Az a hatalmas harmadik* (La Troisième Puissance).
HERCZEG : *Pogányok* (Païens).
" : *Aranyhegedű* (Violon d'or).
TORMÁY, Cécile : *A régi ház* (La Vieille Maison).
ZILAHY, Louis : *Két fogoly* (Deux prisonniers).
GULÁCSY, Irène : *Fekete vőlegények* (Fianciés noirs).
MÓRICZ, Sigismond : *Légy jó mindhalálig* (Sois bon jusqu'à la fin).
" : *Harmatos rózsza* (Rose sous la rosée).
KOSZTOLÁNYI, Désiré : *A véres költő* (Le Poète sanglant).
BABITS, Michel : *Halál fia* (Les Fils de la Mort).
KARINTHY, Frédéric : *Capillaria*.

- SZABÓ, Désiré : *Az elsodort falu* (Le Village emporté par le torrent).
 MÓRA, François : *Ének a búzamezőkről* (Chant des champs de blé).
 NYIRŐ, Joseph : *Isten igájában* (Sous le joug de Dieu).
 TAMÁSI, Áron : *Ábel a rengetegben* (Abel dans la forêt vierge).

Poésie :

- A consulter : *Anthologia Hungarica*, par Robert Gragger (Leipzig, 1922).

Traductions :

- Cf. MAGYAR (M.) et KEMÉNY (B.) : *Ungarn—Hungary—La Hongrie* (Budapest, 1931).
 — GULYÁS (Paul) : *Magyar szépirodalom idegen nyelven* (Budapest, 1915).
 — HANKISS (J.) et JUHÁSZ (G.) : *Panorama de la Littérature hongroise contemporaine* (Paris, Kra, 1930).
 — HANKISS (Giov.) : *Storia della letteratura ungherese* (Torino, Paravia, 1936).

DEBRECENI EGYETEMI KÖNYVTÁR

13245 /1958